



# Réception d'Yves Namur

DISCOURS DE LILIANE WOUTERS  
À LA SEANCE PUBLIQUE DU 1ER MARS 2003

**V**ous avez évoqué, Madame, et à juste titre d'ailleurs, le caractère quelque peu taquin et espiègle de votre ci-devant « sujet d'analyse ». Plaise au ciel que, par indulgence ou simple distraction, vous n'ayez aujourd'hui levé le voile que sur ce seul manquement à la bienséance ! Quant à cette gourmandise que vous me prêtez, nous savons l'un et l'autre qu'elle est le plus délicieux des péchés capitaux et que jamais nous ne nous y soustrairons !

Ainsi donc, confortée ou inquiétée par ce que vous savez, vous ne serez que peu étonnée d'apprendre, chère Liliane, combien j'ai longtemps hésité sur la manière dont il me fallait vous répondre et par là-même, remercier comme il se devait, notre Compagnie.

Avec ceux — j'en suis et vous le savez bien — qui tiennent votre poésie pour un des hauts lieux de l'imaginaire et du questionnement, avec tous ceux-là, j'aurais pu ouvrir et lire quelques pages de ce merveilleux *Journal du scribe*, du *Gel* ou de *L'Aloès*. Avec ceux-là encore, j'aurais osé donner la réplique à l'un ou l'autre personnage de votre théâtre.

Mais non ! Je souffre bien de ce mal inguérissable dont vous parliez !

Aussi, fort d'un voisinage au pays de Charleroi et, en ce palais, du même siège que le temps et les bons souhaits de cette Compagnie ont bien voulu me transmettre, fort donc de tout cela, en appellerai-je aujourd'hui à la mémoire de Jules Destrée. Rien de moins, rien de plus, que le fondateur même, en 1921, de cette Académie de langue et de littérature françaises.

« Monsieur Destrée — écrivez-vous dans *le Billet de Pascal* — n'a sans doute jamais mangé de gaufres chez Siska ni vu la sûre montée des eaux vers son château de sable. Mais il a créé, pour la littérature, l'Académie.

En être — ajoutez-vous, Madame — permet de fréquenter aimable compagnie et de garer sans problème votre voiture entre Palais et Porte de Namur. »

Pour ceci, chers Consœurs et Confrères et pour cela, Madame, votre générosité et votre extrême attention, pour tout cela, merci

Chères Consœurs, Chers Confrères, Mesdames et Messieurs,

« Que la scène — écrit Peter Brook — soit un lieu où l'invisible peut apparaître est une idée qui a une forte emprise sur notre esprit. Nous sommes conscients que la plus grande partie de la vie échappe à nos sens. »

Et d'ajouter, quelques pages plus tard : «Le théâtre est le dernier lieu où se pose encore la question de l'idéalisme. Nombre de spectateurs affirmeraient qu'ils ont personnellement vu le visage de l'invisible grâce à une expérience théâtrale qui a transcendé leur expérience de la vie. Ils affirmeront qu'Edipe, Bérénice, Hamlet ou les Trois Sœurs, joués avec amour et beauté, enflamment l'esprit et leur rappellent qu'on peut sortir de la monotonie quotidienne. »

Si le seul théâtre qui me soit familier est celui où la maladie et la mort traversent le quotidien de l'homme, si la seule scène que je connaisse est celle-là même où la vie prend véritablement *sens* et *corps*, si tout cela est bien ma *monotonie quotidienne*, vous comprendrez aujourd'hui combien me sont nécessaires ces femmes et ces hommes qui ont bâti et bâtissent encore l'invisible et le réel insoupçonné.

Georges Sion est assurément l'un de ceux-là qui, dans la vie comme au théâtre, nous donnent un peu de cette *eau claire* pour étancher notre soif d'invisible —, de ceux-là encore qui mirent tout en œuvre pour que notre réalité fût plus profonde, plus vraie et plus proche du *cœur* de l'homme.

Louis Jovet dont on peut penser qu'il se souvenait de Rilke et des *Élégies de Duino*, dira du théâtre qu'il est « une de ces ruches où l'on transforme le miel du visible pour en faire de l'invisible ».

Autant de pensées subtiles, dans la bouche de ces hommes, que n'aurait pas désavouées Georges Sion et que l'auteur inspiré du *Voyageur de Forceloup* aurait fait siennes si lui-même n'était aujourd'hui l'une de ces « abeilles de l'invisible » dont le chant interpelle, séduit et interroge à la fois tout un chacun.

Le poète Roberto Juarroz, dont vous avez bien voulu rappeler, Madame, qu'il fut mon maître et ma providence, disait que « pour nommer un homme on a besoin de tous les mots ».

Je pense sincèrement que pour *bien nommer* un homme — aujourd'hui Georges Sion et son œuvre — tous les mots n'y suffiraient même pas, qu'une telle entreprise, fût-elle réfléchie et longtemps mûrie, est probablement et toujours vouée aux imperfections et même à l'échec.

« J'ai l'impression, avouera la *Pamela* de Georges Sion, que nous ne sommes jamais où nous sommes. »

Oui, pour parler au mieux de Georges Sion, il me faudrait en appeler à tous ces hommes qu'il fut, tour à tour et tout à la fois, à tous ces lieux qu'il fréquenta ou traversa, à tous ces personnages que son écriture fit naître, entre rêve et réalité, à toutes ces tables où il s'assit, qu'il fit certainement beaucoup parler et qu'il fit peut-être même tourner à la manière de Hugo !

Georges Sion fut effectivement un homme *de* toutes les saisons et « un homme *pour* toutes les saisons », nous souvenant ainsi qu'il fut le traducteur de cette superbe pièce de Robert Bolt qui ouvrit les nouveaux locaux du Théâtre national à la place Rogier.

Si son œuvre théâtrale m'était assez familière, j'ai peu connu et peu fréquenté — je l'avoue — l'homme qu'était Georges Sion.

Mais deux rencontres, à une vingtaine d'années d'intervalle et qui n'avaient rien à partager avec la mondanité, m'autorisent cependant à dire, à la suite d'autres, qu'il fut « l'une de ces consciences agissantes de notre monde intellectuel », qu'il fut l'élégance même, à la fois l'un des plus séduisants et des plus attentifs parmi les causeurs que j'aie croisés, qu'il cultivait ainsi la parole juste, servie par une intelligence extrême.

Un homme qui aimait joindre le geste à la pensée, un homme dont les amis et les proches se souviennent encore des « mouvements de mains à l'italienne »

qu'accompagnaient cette élégance toute britannique et cette extrême vivacité d'esprit.

« Il était par excellence, écrit Jacques De Decker, l'homme du dialogue entre les cultures, les convictions, les engagements. Il avait ses opinions, ses professions de foi, mais il était un apôtre de la tolérance et de l'ouverture. »

Quel est celui d'entre nous, qui n'a, un jour ou l'autre et secrètement, rêvé d'être l'objet d'un si bel hommage ou le sujet d'un témoignage si pertinent ?

\*

S'il est né à Binche, le 7 décembre 1913, Georges Sion n'y séjournera que peu de temps et c'est à Charleroi que sa famille s'installe dès 1918.

De cette époque lointaine, il se souviendra du théâtre *Varia* où l'emmenaient ses parents ; un théâtre construit à l'emplacement de l'actuel *Palais des Beaux-Arts*. On peut penser que cette fréquentation et, plus tard, la lecture assidue de *L'illustration*, amenèrent inconsciemment Georges Sion à l'écriture et tout particulièrement au théâtre. Un art dont il dira qu'il est « un des refuges de l'existence » ; dont il écrira aussi qu'il est « une écriture de la liberté ».

Il gardera également en mémoire ces paysages ardennais où il passait des vacances. N'a-t-il pas situé *Forceloup* dans l'une de ces solitudes que les Ardennes partageraient avec l'Auvergne, le Yorkshire ou les Abruzzes ?

Ainsi a-t-il évoqué le pays de son oncle, et celui de sa propre gourmandise, dans un livre dont il me plaît de vous citer quelques fragments.

Ma ville [il s'agit de Rochefort] était le bas de la ville. Le côté du château... était le côté de mes promenades ... J'entendais le pas du traqueur dans les bois du haut, le bruit de la fête... Je revoyais le carrousel — nous nous sommes peut-être disputé le cheval plus beau que les autres, et je l'aurais cédé parce que mon oncle me surveillait et ne m'eût pas pardonné de manquer de politesse. Et les claies des pâtisseries, je les ai portées. Ennuyé, parce que le moindre travail excède quand on n'a rien à faire. Réconforté tout de même parce que j'étais gourmand.

Georges Sion et sa famille se fixeront définitivement à Bruxelles dès 1925. Des études secondaires au collège Saint-Michel, aux Facultés Saint-Louis et enfin à l'Université de Louvain, feront de lui un jeune docteur en droit tout autant attiré par le journalisme, la littérature et la musique.

Le Barreau y aurait certainement gagné un homme intègre, la littérature et le théâtre en particulier y gagneront une conscience et un esprit peu coutumiers.

Mais Georges Sion naît véritablement au monde le 17 mars de l'année 1943.

Ce jour-là peut commencer, pour ce jeune homme qui n'a pas encore atteint la trentaine, ce que son ami, notre regretté Charles Bertin, appelle avec beaucoup de finesse et d'à-propos, « la belle aventure de Georges Sion ».

Cette aventure, il me faut à mon tour vous la rappeler ; tant il est vrai que *La Matrone d'Ephèse*, créée ce 17 mars 1943, marquera l'histoire de notre théâtre et son répertoire en particulier.

1943, ce sont les heures sombres que l'on connaît et que l'on ne peut passer sous silence ; ce sont Stalingrad ou la destitution de Mussolini, *Les Mouches* de Sartre, *Sodome et Gomorrhe* de Giraudoux ou encore *Le Soulier de satin* de Claudel.

Mais racontons, comme nous y invite Charles Bertin, « racontons toute l'histoire qui est belle ! Et puisque nous sommes au théâtre, dressons d'abord notre décor ! Nous sommes en pleine guerre, dans une ville sans autos, sans néons, sans journaux, sans restaurants, presque sans théâtres ».

Une maison, c'est le *Home des Artistes*, un vaste immeuble de la rue des Deux Églises, à Bruxelles, où celui qui a décidé de s'appeler Claude Etienne fait, un soir de l'année 1942, la lecture d'une première pièce, *La Matrone d'Ephèse*, comédie en quatre actes dont l'auteur a puisé le sujet dans *La Fontaine*, lui-même inspiré par le *Satiricon* de Pétrone. La suite appartient tout autant à l'Histoire qu'aux contes de fées !

« Avec la splendide témérité des néophytes, écrit Charles Bertin, il emprunte un peu d'argent autour de lui, loue pour trois soirs la salle de musique de chambre du *Palais des Beaux-Arts*, convainc quelques jeunes comédiens de tenter leur chance à ses côtés et, le 17 mars 1943, sous l'égide du *Rideau de Bruxelles* dont le nom apparaît pour la première fois sur une affiche de théâtre, la grande première de *La Matrone d'Ephèse* a lieu.

Chaque soir en coulisses, la partition musicale de Claude Grafé est jouée par un jeune pianiste aussi inconnu que ses compagnons, il s'appelle Jacques Stehman. Les décors ont été dessinés et réalisés dans une salle de bains par un autre inconnu dont le nom est Raymond Gêrôme. »

On mesurera aujourd'hui, à entendre tous ces noms devenus aussi prestigieux les uns que les autres, combien l'aventure, si elle était belle, tenait alors tout autant du miracle que de l'impossible. Quant à Epimone, la Matrone d'Ephèse, qu'il me suffise de vous rappeler que le rôle-titre fut tenu par Germaine Duclos, autorité déjà consacrée à l'époque.

Mais *La Matrone d'Ephèse*, comme l'écrit Jacques De Decker, « n'est pas seulement, pour cette raison, une date clé dans l'histoire de notre théâtre, elle ne fait pas seulement partie de la saga de nos lettres, elle s'inscrit dans notre Histoire tout court. Que nous conte-t-elle en réalité ? Qu'aucun deuil n'est définitif, que les puissances de la vie sont inépuisables, qu'il suffit de se remettre à y croire, que la candeur et la pureté de l'amour peuvent faire resurgir les éplorées du tombeau, que de l'étincelle d'un regard peut rejaillir un monde nouveau ».

Le sujet de la pièce, vous le connaissez. Nous sommes à Ephèse où Epimone, la fidèle d'entre toutes, se refuse à vivre et se veut enfermer, avec la servante Calyx, dans le tombeau de son défunt mari. Le soldat Denis et l'amour s'emploieront à lui rendre le goût de vivre. Et tout irait pour le mieux si le pendu, dont Denis a la garde, ne disparaissait « pendant qu'il marivaudait avec Epimone ». Calyx les sauvera : « On vous a pris votre pendu, dit-elle, mettons notre mort à sa place. » Car, comme l'écrivait Jean de La Fontaine :

« ... de mettre au patibulaire  
Le corps d'un mari tant aimé,  
Ce n'était pas peut-être une si grande affaire ;  
Cela lui sauvait l'autre; et, tout considéré,  
Mieux vaut goujat debout qu'Empereur enterré.

*La Matrone d'Ephèse*, sous d'apparentes futilités — un mot qu'affectionne Georges Sion — porte en elle une leçon essentielle du « vivre » et de l'amour.

C'est bien cela qu'exprime le soldat Denis, lorsqu'il dit que « Rien n'est contagieux comme la vie ». Quant à savoir ce qu'est l'amour, « est-il une grande joie ou une grande inquiétude ? », c'est encore Denis qui répondra, sagement ou avec ironie, qu'« Il est une grande joie qui se souvient d'avoir été une inquiétude ».

On découvre ici toute la finesse et l'audace polie de Georges Sion, et ce « fil d'or léger qui le rattache à quelques-uns des créateurs les plus purs de notre langue : Marivaux, Musset ou Giraudoux ».

« C'est par leurs compagnonnages qu'on juge le mieux les écrivains », dira-t-il dans son essai sur *le théâtre d'entre-deux-guerres*. Puissent ces noms situer, et non juger, Georges Sion et son théâtre !

Mais je m'en voudrais de quitter cette première pièce sans vous avoir rappelé que *La Matrone d'Ephèse* et les autres contes libertins de La Fontaine valurent à son auteur bien des ennuis. Le roi Louis XIV, se souvenant de « la profonde perversion de ses Contes », n'avait-il pas fait surseoir à la réception officielle de La Fontaine parmi les immortels de l'Académie ? C'était, il est vrai, en l'an de grâce 1683, c'était en France, c'était aussi une autre Académie !

L'histoire, cette pourvoyeuse de leçons, mais les hommes ne savent guère s'en souvenir, sera toujours au cœur des préoccupations de Georges Sion. En mars 1944, le Rideau de Bruxelles crée *Charles Le Téméraire*, figure qui, avec Don Juan, aura inspiré tant de nos littérateurs.

Un sujet dramatique que celui-ci, puisqu'il s'agit du destin douloureux de notre dernier duc de Bourgogne qui s'en ira mourir à Nancy.

On a voulu souligner à l'époque le mouvement de bravoure de cette pièce, il s'agissait même, disait-on, d'un « acte de foi nationale » ! Il est vrai que les temps ne sont plus ce qu'ils étaient. Ainsi aujourd'hui préférerais-je entendre, dans ce *Charles le Téméraire*, quelques leçons adressées à nos princes et gouvernants. Telle, cette longue réplique d'Isabelle de Portugal à Marie, sorte d'enseignement sur les devoirs de ceux « qui sont choisis pour assurer le bien des Etats » ; une Isabelle qui dira en substance : « Les princes, voyez-vous, doivent s'exercer à faire leur bonheur de leur devoir. »

Ce *Charles le Téméraire*, c'est aussi l'occasion de rappeler, qu'on partage ou non ses convictions, combien Georges Sion fut un homme proche de nos souverains. On se souviendra de cette page où, dans la *Revue Générale*, il évoquait

avec beaucoup d'émotion la disparition de son roi, « fidèle à sa tâche comme à une vocation » ; un souverain dont il admirait la conscience, le courage et le dévouement. « Voir le Roi et la Reine, écrira-t-il encore, c'est voir un couple exceptionnel qui faisait de sa tâche une occasion d'aimer, de ses peines les ferments toujours neufs de son fécond destin »... N'était-ce pas là en vérité quelques échos, lointains mais fidèles, aux paroles d'Isabelle de Portugal ?

On ne pouvait passer sous silence cet aspect d'un Georges Sion tout dévoué qu'il était à ses princes et dont les fenêtres du cabinet de travail, dans ce Palais des Académies, croisèrent certainement les portes et les regards d'un autre palais voisin.

Le théâtre, écrit encore Georges Sion, « est un art multiple, étagé de la tragédie au vaudeville », un art dont il aura traversé en quelques années nombre de registres.

C'est ainsi que seront joués *Cher Gonzague* en 1947, *La princesse de Chine* en 1951 ou encore *La Malle de Pamela* en 1955.

Autant de pièces qui donnent à son auteur l'occasion de questionner sans relâche l'amour et ses dédales insoupçonnés, qui lui permettent d'approcher au plus près les comportements des hommes, leurs désirs secrets et leurs grandes déceptions.

L'amour — cette passion « qui se nourrit d'elle-même » et qui aura « dominé les pièges des hommes » —, qu'il apparaisse ici sous les traits de Kalim, ce jeune homme modestement vêtu, aux prises avec les cruautés de la princesse Turandot, qu'il suive désespérément les tribulations d'une malle vide, ou qu'il nous arrive encore sous l'aspect d'un fantôme entremetteur, l'amour, Georges Sion en aura fait, mine de rien, son thème de prédilection.

Dans *Les Actes de l'amitié*, prolégomènes à l'heureuse réédition (Editions Duculot, 1989) de l'œuvre théâtrale complète de Georges Sion, notre confrère et ami Philippe Jones écrira de cet amour qu'il « se trouve en lutte tantôt avec le temps, tantôt avec l'orgueil, non point dans un affrontement singulier ou démonstratif mais dans un ballet d'incidences, de raffinement et d'humour ».

Autant de comédies, si subtiles sous les apparences de la légèreté, si profondes sous parfois le voile du quotidien et dont on a pu dire qu'elles s'inscrivent dans les registres tout proches des Marivaux ou Giraudoux déjà cités,

« cette haute race » dont Georges Sion disait qu'elle « pratique la force avec douceur et le sourire avec les larmes ».

Il écrira aussi, à propos de ces maîtres qu'il admirait, ce qu'on pourrait dire aujourd'hui de son œuvre, à savoir qu'il s'agit bien là « d'une puissance qui a de la pudeur, d'une grandeur qui a de la discrétion, d'un courage qui a de la désinvolture ».

Mais ce dont nous sommes aujourd'hui le plus redevables envers Georges Sion, c'est assurément d'avoir écrit *Le Voyageur de Forceloup*, créé le 2 avril 1951 au *Rideau de Bruxelles*.

Il écrira en liminaire à cette pièce « qu'il s'agit peut-être là des limites de la charité, et plus probablement des incertitudes de la condition humaine, qui sont plus douloureuses à mesure qu'elles sont moins visibles ». « Nous avons, ajoutera-t-il, l'habitude de souffrir mille souffrances vaines ou secondaires quand certains problèmes sourdent au fond de chaque existence et l'engagent pour toujours. »

Mais, me diront ceux qui hélas ne l'ont ni lue ni vue, de quoi est-il précisément question dans cette pièce que vous tenez, les uns et les autres, comme le chef-d'œuvre de Georges Sion ?

D'abord un lieu, ou plutôt une solitude, *Forceloup*, qu'il serait vain de chercher, si ce n'était dans l'imaginaire de son auteur, même si quelques lieux de nos Ardennes pourraient, comme il nous le suggère lui-même, s'y prêter volontiers. Un lieu certes, mais surtout quelques êtres livrés à eux-mêmes et ce visiteur qui trouvera à Forceloup le lourd privilège de prendre sur lui le mal des hommes et le fardeau de leurs souffrances.

L'heure n'est pas ici d'en dévoiler toute la trame ou l'intrigue riche et sensible. Qu'il vous suffise de savoir que ce visiteur, un « pauvre homme qui a sa part de la misère humaine » — un saint diront certains — est aussi pleinement homme, dans son corps comme dans son cœur, assailli, tenté par l'amour et dont l'âme peut vaciller à tout instant.

N'était-ce pas là ce à quoi faisait allusion Louis Jouvet, lorsqu'il notait dans ses carnets : « Il y a deux façons de faire ou de considérer le théâtre : en surface ou bien en profondeur et en hauteur, c'est-à-dire dans la verticale de l'infini. Pour moi, le théâtre est chose spirituelle ; un culte de l'esprit ou des esprits. Le théâtre multiplie, amplifie en nous la vie, et, plus et mieux qu'aucune autre occupation, la

met en forme d'énigme... Et il me paraît que cette énigme n'a de réponse que dans l'invention ou l'imagination d'un au-delà avec lequel nous communiquons par la poésie, par "l'esprit", par une interprétation de la réalité. »

Charles Bertin, qui m'aura ici beaucoup inspiré et qui avait si bien cerné les desseins de son ami, écrira à propos de cette pièce que « peu de dramaturges ont été aussi loin dans la peinture d'un drame spirituel ». *Le Voyageur de Forceloup* — dont il serait bon que nos gens de théâtre se souviennent et revisitent le texte — est assurément un drame métaphysique, une réflexion sur la faute et la foi, sur le bien qu'il est difficile parfois de choisir et sur le mal que nous cultivons si aisément. *Le Voyageur de Forceloup*, ce sont les doutes et les incertitudes de l'homme, ce sont tout simplement les choses de la vie et ses secrets.

Tout poète ne serait-il pas pleinement satisfait de cette vision ? N'aurait-il pas trouvé ici matière suffisante à peupler son imaginaire ?

On ne pourra — j'ose l'espérer — me reprocher d'établir quelques liens ou parallèles entre le théâtre et la poésie. Georges Sion lui-même ne nous avait-il tendu la main ? Fallait-il en rester aux seules répliques du soldat Denis, celui-là même qui fit rougir Epimone, l'esseulée d'Ephèse ?

« Je n'avais jamais songé aux poètes et à tous les plumitifs qui parleraient de moi » avouera Denis ! Et Calyx de lui répondre, comme s'il fallait encore en ajouter au sort peu enviable des poètes : « Bah ! nous vivons, nous sommes heureux, cela suffit. Que les poètes aillent se faire pendre ! »

Georges Sion, lui, aimait la poésie et je puis humblement en témoigner. Mais là où Eugène Ionesco dira que « le théâtre, c'est aussi la poésie », précisant encore que comme celle-ci « il procède de l'imaginaire... y trouve ses sources, son inspiration, son authenticité profonde », Georges Sion préférera quant à lui évoquer un « dialogue des parallèles ».

« Il y a tout de même — écrira-t-il — un confluent inattendu où théâtre et poésie se retrouvent presque techniquement : le silence. Un grand poème crée aussi du silence et laisse respirer en lui quelque chose qui n'est pas langage. Une grande pièce crée elle aussi des zones de silence, des moments où le non-dit importe autant que le dit. »

Ce à quoi Roberto Juarroz aurait pu répondre en écho : « Certains silences génèrent des pas et certains pas engendrent des silences. Chaque chose porte en elle sa part de vide, mais porte aussi sa part de l'autre côté du vide. »

« Les secrets de la vie sont dans la vie elle-même » disait le Voyageur à Fabre. Georges Sion n'a-t-il pas été cet homme de la vie, des sept vies et plus encore ?

Poser cet argument, c'est penser aussi aux nombreuses adaptations qu'il donna au théâtre. De Shakespeare à Robert Bolt, de Lope de Vega à Arthur Pinero, de Fernando de Rojas à bien d'autres, Georges Sion aura traversé tous les genres et toutes les époques. Certains ici se souviendront peut-être de cette délicieuse *Demoiselle à la cruche...*

Quant à la critique, il y consacra plus d'une vie ! Cet exercice, ô combien périlleux, il le pratiqua avec art et talent, avec honnêteté, dévouement et intelligence.

N'était-ce pas lui qui disait qu'un « bon critique est un oiseau rare... qui met vingt ans pour se faire une plume digne de foi » ?

Il apporta ainsi, dès 1942, quelques « clartés » sur *Le Théâtre français d'entre-deux-guerres* (Casterman). On se souviendra également, des nombreux papiers dans les quotidiens, les hebdomadaires et autres revues (*La Nation belge, Le Phare-dimanche ou le Pourquoi-Pas*) et plus particulièrement de ses chroniques au *Soir* ou à *La Revue Générale* qu'il codirigea de longues années durant. Qui ne se rappelle par ailleurs ses billets du « *mois qui court* » où, sous la plume de « Fantasio », il faisait à la fois preuve d'esprit et d'humour, d'audace et d'ironie.

Jacques De Decker, évoquant pour la même *Revue Générale* ce corpus critique, écrira avec beaucoup d'exactitude qu'il savait « allier la richesse d'une érudition immense à une fabuleuse faculté d'écoute, aller droit au noyau des œuvres, mesurer leur réel enjeu, les situer dans la démarche des artistes, les placer avec discernement dans les grands courants de la pensée. Cet art de l'analyse sur le vif, il l'exerçait avec un égal talent en devoreur de livres, en assidu du théâtre, des concerts et de l'opéra. Il citait volontiers Cocteau, qui affirma un jour "j'aime aimer" pour expliquer qu'il préférerait se taire plutôt que de blâmer, et justifier par une argumentation serrée et autorisée ses enthousiasmes ».

Combien de ses vies consacra-t-il aux autres ? De nombreuses, la liste en serait certes fastidieuse mais édifiante !

Il y eut celle de l'Académie de langue et de littérature françaises où il fut appelé à succéder, en janvier 1962, à Luc Hommel, celle aussi du secrétaire perpétuel, tâche ardue dit-on et dont il s'acquitta avec talent, celle de l'Académie Goncourt où il siégeait en tant que membre étranger, celles des Scriptores Christiane, du Pen Club ou encore du Centre Yourcenar.

Il y eut ces vies de pédagogue, partagées entre le Conservatoire de Bruxelles ou la Chapelle Musicale Reine Elisabeth, celles des nombreux voyages, certains aux Amériques ou au Congo et dont il rendra compte dans deux ouvrages : *Voyage aux quatre coins du Congo* (1951) et *Puisque chacun a son Amérique* (1956).

Il y eut aussi ces vies vouées à la musique, un art auquel il aurait aimé consacrer plus de temps encore. Mozart, Chopin, Schubert et le *Voyage d'hiver*, tous étaient ses familiers.

Il y eut ces vies faites de « conversations ». Quoi de plus normal me direz-vous pour un honnête homme qui fit paraître en 1945 ce plaidoyer pour une *Conversation française* (Bande).

J'ai relu cette *conversation française*, il s'y trouve des propos et des moments de sagesse qu'il serait bon de citer. Jugez-en !

« Le téléphone, écrit-il [nous sommes, je vous le rappelle, en 1945, aujourd'hui il nous parlerait du portable], le téléphone a pris dans l'existence moderne une place énorme, sinon excessive. On en use, on en abuse. Qu'il donne à l'homme mille et une facilités, personne ne le contesterait. Mais l'homme se voit parfois entouré, obsédé, investi par le téléphone... »

C'est ainsi qu'à son interlocuteur qui avait les pieds sur le radiateur et qui s'étonnait : « Tiens, tu es enrhumé ? » l'infortuné répondra : « Je ne l'étais pas tout à l'heure. Seulement à force de rester pieds nus... Quand tu m'avais appelé, j'étais en train de me chausser. Et tu m'avais dit que tu n'en avais que pour deux minutes... »

Je n'avais point lu, je l'avoue, ces bonnes manières. Je demande donc pardon à tous ceux que j'ai pu enrhummer, faute d'avoir lu, en son temps, cette *Conversation française!*

Il y eut encore, pour Georges Sion, ces vies plus secrètes qui n'appartiennent qu'à lui seul : ces vies qui ont pour nom « foi », « famille » et « amitié » et dont pourront témoigner certains d'entre vous, ses proches et ses amis de longue date.

Mais il en reste une et d'importance, dont il me faut vous parler avant de conclure hélas cette approche ô combien imparfaite s'il en est. Une vie singulière qu'il partagea — et j'ose le « possessif » — avec ses « princes de la futilité ».

*Ces princes de la futilité*, un ouvrage admirablement présenté et commenté par son ami Georges-Henri Dumont, ces princes nous apparaissent, me semble-t-il, comme autant de miroirs reflétant les mille et un visages d'un auteur, non point en quête de personnages, mais d'humanité, d'humanisme et d'êtres.

« Les futiles vérités qui ne savent rien de la condition humaine ou qui refusent de la voir, ne sont pas intéressantes » écrit-il. « Les futiles apparents, qui vivent difficilement ou dangereusement sans ameuter le voisinage, ceux-là sont les princes qui nous occupent. »

Georges Sion n'a-t-il rêvé être ceux-là même dont il parle avec talent ? N'a-t-il pas pensé un jour être l'un de ceux qui « mettent un masque léger à leur âme lourde » ? N'a-t-il pas été Mozart et Schubert, le prince de Ligne, Byron ou La Fontaine ; n'a-t-il jamais songé s'asseoir tout à côté de la « Maréchale » du Chevalier à la Rose, qu'il admirait « jusque dans sa faiblesse » ?

Georges Sion, l'Européen par excellence, était à l'égal de ceux-là.

« Ce qu'on sait de quelqu'un empêche de le connaître. Ce qu'on en dit, en croyant savoir ce qu'on dit, rend difficile de le voir » écrit Christian Bobin.

Puisse ce dont nous venons de parler à propos de Georges Sion ne point faire oublier que la véritable grandeur de l'homme, quel qu'il soit, sera toujours au-delà de nos mots.

Ainsi, la véritable grandeur de Georges Sion sera-t-elle toujours au-delà de mes paroles, quelque part, entre Forceloup, son voyageur et l'infinitude.

Copyright © 2003 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer ce discours :**

Yves Namur, *Réception d'Yves Namur. Séance publique du 1er mars 2003 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2003. Disponible sur : <www.arlfb.be>